Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie [Wolf Lepenies]

Autor(en): **Surdez, Muriel**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **41 (1991)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

WOLF LEPENIES, *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie.* Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1990. 408 p., ISBN 2-7351-1344-7, traduit par HENRI PLISSARD de: *Die drei Kulturen: Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft.* Munich, Hanser Verlag, 1985.

Retracer le parcours qui mène à la constitution d'une discipline du savoir académiquement reconnue, prend un relief particulier pour qui veut comprendre les pratiques et les productions, mêmes actuelles, d'une science. Ces retours en arrière ouvrent aussi un accès élargi aux discussions parfois polémiques qui ne manquent pas d'entourer les «relations interdisciplinaires». Dans ce sens, Wolf Lepenies, qui s'attache à saisir contre et avec quoi s'est construit la sociologie, propose un éclairage susceptible d'intéresser aussi bien sociologues qu'historiens. Il montre comment la science sociale trouve une place, non sans heurter au passage la discipline historique, en se faufilant entre deux écueils concurrents: d'un côté une appréhension littéraire, de l'autre un abord scientifique, de la réalité sociale.

Le titre du livre pourrait donner à croire que l'auteur cherche à caractériser comment la sociologie en formation va se définir par rapport à des positions, des argumentations et des prétentions scientifiques, voire scientistes. W. Lepenies ne procède pas si largement puisqu'il se limite à la sphère des lettrés. Et c'est à l'intérieur de cette dernière qu'il rend compte de l'utilisation malléable de désignations contradictoires, les acteurs sociaux se réclamant d'une analyse sociale ou d'une description plus sentimentale et autoréflexive.

Pour relever ces antagonismes, W. Lepenies se balade à travers une large (trop peut-être) période temporelle, depuis le début du XIXe siècle, poussant parfois jusque vers 1930. Son parcours ne s'inscrit pas dans une durée très précise, car il dépend avant tout des individualités qu'il choisit pour baliser ses propos. Les réseaux de relations, les lieux de sociabilité, l'insertion sociale de ces figures connues se trouvent plus esquissés que soulignés. Le lecteur croise tour à tour Comte, Durkheim, Agathon, Stuart Mill, Sydney et Béatrice Webb, Thomas Mann, Stefan George, Simmel, Mannheim et d'autres de leurs collègues, suivant en cela le fil et les têtes des chapitres.

Sous cet aspect, cet ouvrage met en lumière la difficulté rencontrée lorsque l'auteur d'un travail projette d'analyser historiquement la genèse de manières de percevoir et de penser qui deviennent «branches du savoir». W. Lepenies prend appui auprès des acteurs sociaux, qui écrivent, voire décrivent leurs contemporains ou font part de ce qui, à leurs yeux, constitue l'être savant ou artiste, mais sans toujours pouvoir établir les diverses positions à la base des divergences entre ceux qu'il considère. Le hasard seul ne possède pourtant pas la maîtrise du jeu, puisqu'à peu près au même moment, dans des situations différentes, les tenants des sciences sociales tentent tout bonnement d'exister en se définissant contre les littérateurs de toute espèce.

Que W. Lepenies examine la France, l'Angleterre ou l'Allemagne, il parvient à caractériser des termes identiques dans lesquels va se dérouler «l'avènement de la sociologie». Même si les alliances sont parfois déplacées.

En Allemagne, l'opposition est vive entre poètes et littérateurs. La reconnaissance accordée aux premiers, et donc à une appréhension perçue comme plus directe et vécue du monde, dénigre tout effort de conceptualisation et de discussion de la réalité sociale. A cela correspond une structuration du milieu littéraire et intellectuel qu'on ne retrouve pas en France. Là, la coupure passe entre ceux, écrivains et créateurs de vers confondus, qui croient à la force de l'esprit et de l'imagination, et les sociologues qui mettent en place une analyse que leurs adversaires trouvent sèche car défigurant la «vraie vie». Cette polarité se décèlerait dans la trajectoire d'une seule œuvre et personne, Auguste Comte, par son abandon d'une rigidité positiviste pour une perspective plus souple. De même, elle partagerait, dans les années 1910, les participants à la polémique autour de la «Nouvelle Sorbonne», critiques ou défenseurs de

l'évolution de l'université. La démonstration est plus probante dans cette deuxième situation.

Stuart Mill, le correspondant et ami de Comte, qui permet à W. Lepenies d'établir un pont entre la première partie qui traite de la France et la seconde qui s'occupe de l'Angleterre, évoluerait lui aussi dans son écriture selon la même transformation. On retrouverait ces deux pôles à l'intérieur du couple Webb, mais là mieux expliqués par la position sociale et le réseau où il s'insère, la Fabian Society. En Angleterre, les principes à la base de la sociologie semblent à W. Lepenies plus répandus dans l'espace social et donc mieux intégrés par les instances officielles. La lutte pour l'ancrage académique d'une discipline sociologique acquiert alors une moindre importance.

Un des grands intérêts des «Trois cultures» réside justement dans cette comparaison entre diverses situations qui élargit «le terrain d'observation» et permet à travers des différences de mieux saisir des particularités. Il n'est pas évident qu'un chercheur qui vise à cerner la constitution d'une discipline, possède à lui seul, comme W. Lepenies, ne serait-ce que certaines connaissances sur des traditions universitaires et littéraires souvent dissociées. Et peut-être encore moins qu'il se plonge dans la lecture d'auteurs «extrascientifiques» pour réfléchir sur des éléments ayant paradoxalement partie prenante dans la définition de problématiques considérées comme du domaine scientifique. Quand lire Hofmannsthal éclaire la sociologie durkheimienne ...

Cette démarche pose cependant la question de la pertinence du cadre national pour mener à bien des travaux d'un point de vue où se mêlent histoire et sociologie des disciplines. Une étude courant sur plusieurs pays se justifie par son apport heuristique, au sens où elle relativise l'existence d'irréductibles spécificités nationales en montrant certains cadres communs à partir desquels se construisent des ensembles finalement dissemblables. Rendre ce mouvement de fluctuations peut constituer un point central de l'analyse. Nœud d'ancrage par ailleurs pas toujours facile à démêler dans le large panorama que l'auteur traverse.

Lausanne *Muriel Surdez*

ALAIN CORBIN, *Le Village des cannibales.* Paris, Aubier, 1990. 207 p. («Collection historique»). ISBN 2-7007-2226-4.

Le 16 août 1870 – un mois à peine après l'éclatement de la guerre franco-allemande – un jeune noble, propriétaire foncier, légitimiste, fut battu, torturé et brûlé peut-être vif par une foule de paysans enragés lors de la foire aux bestiaux de Hautefaye – le «village des cannibales». Ce jeune noble fut pris à partie parce qu'il n'accorda pas de crédit – ce qui entraîna son calvaire – au fait qu'un de ses cousins – qui s'était aussitôt enfui – avait osé, en ce début de guerre, par bravade, crier «vive la république» au milieu d'une population fortement favorable à l'Empereur, et, de ce fait, devint, «saisi de l'illogisme d'un tel cri», victime substitutive d'un subit accès de rage populaire éclatant dans un climat d'angoisse, de peur et de haine mêlées, suscité pour une bonne part par tout un jeu de rumeurs au moment où le sort de la guerre – guerre de l'Empereur, guerre de l'Empire – apparaissait devenu incertain; accès de rage qui entraîna la longue et lente mise à mort d'un homme sans doute perçu comme un ennemi de classe, mais de plus jugé traître en situation critique et finalement assimilé à un ennemi de guerre et exécuté comme «Prussien».

Tels sont, sèchement dits, les termes de l'affaire de Hautefaye, événement connu, cité, toutefois souvent expliqué à la lumière d'une psychologie des foules sommaire ou dépassée. Alain Corbin a voulu reprendre systématiquement, minutieusement, l'étude de ce «fait» d'histoire dans une double visée: sans doute redonner à un incident apparemment singulier, notamment de par la violence extrême qui s'y manifesta, sa situation, son explication, son «exceptionnelle richesse sémantique», son allure de